
Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, *De l'Ancien Régime à quelques jours tranquilles de la Grande Guerre. Histoire sociale de la frontière*

Bruxelles, P. Lang, coll. Comparatisme et société, 2017, 474 pages

Stéphanie Bertrand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12981>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 379-380

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphanie Bertrand, « Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, *De l'Ancien Régime à quelques jours tranquilles de la Grande Guerre. Histoire sociale de la frontière* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 02 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12981>

Tous droits réservés

qui reste le même ; pourquoi donc alors conserver jusqu'au bout la suggestion d'une rupture globale dans la reconfiguration du travail par le numérique ? Le numérique remodèle-t-il le travail comme rapport social unifié par le droit et le marché... ou bien prolonge-t-il, massifie-t-il peut-être, de classiques arbitrages déjà effectués avant l'arrivée de ces outils ? Par exemple, les dispositions au travail d'à côté en fonction de l'appartenance sociale sont assez peu discutées, bien qu'il soit montré des articulations des loisirs au travail différentes selon les CSP (chapitre 3, pp. 93-128), ou des modes de mobilisation de compétences socialement situées (chapitre 7, p. 282). Peut-être les travailleurs ne sont-ils pas tous égaux face à un numérique massifiant des inégalités de genre, de classe ou de générations connues par ailleurs ; auquel cas, la réactualisation d'une analyse sociologique par la sociologie de l'activité choisie par Patrice Flichy paraîtra véritablement novatrice pour affiner l'analyse de ces inégalités. Par ailleurs, à l'heure où se multiplient « *serious games* » et dispositifs managériaux ludistes, l'analyse de la « relation ludique qui se construit au travail » par le numérique (p. 220) et des rapports du jeu au travail (p. 65) auraient pu venir soutenir une réflexion plus large sur la reconfiguration des frontières culturelles du travail, situant les représentations de l'activité au cœur de porosités entre utilité et inutilité, ou entre plaisir et peine. Enfin, Patrice Flichy reste peu critique sur les phénomènes de réputation ou d'encadrement de l'activité sur les plateformes marchandes (p. 354), notamment vis-à-vis d'analyses récentes sur les algorithmes et leurs articulations aux pratiques humaines (Dominique Cardon, *À quoi rêvent les algorithmes. Nos vies à l'heure des big data*, Paris, Éd. Le Seuil, 2015). Ce faisant, le sociologue livre un ouvrage riche et stimulant, ouvrant bien plus la réflexion qu'il ne la ferme, et résolument ancré au cœur des problématiques sociotechniques sur le travail.

Victor Potier

Certop, université Toulouse 2 Jean Jaurès, F-31000
victor.potier@univ-tlse2.fr

Sylvie FREYERMUTH, Jean-François P. BONNOT, *De l'Ancien Régime à quelques jours tranquilles de la Grande Guerre. Histoire sociale de la frontière*
Bruxelles, P. Lang, coll. Comparatisme et société, 2017, 474 pages

Après *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales* (Berne, P. Lang, 2014), poursuivant leurs investigations relatives à une « histoire d'en bas » (p. 24), Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot s'intéressent cette fois, en suivant sur près de deux siècles les descendants de Jean Ferréol

sur les terres du Haut-Doubs, à la manière dont se construit et se transmet un « écotype », celui de la frontière. À une époque où les travaux consacrés à la frontière, et plus largement à la construction de l'identité, à sa caractérisation comme à ses supposés attributs, se multiplient dans plusieurs disciplines (sociologie, anthropologie, littérature, pour n'en citer que quelques-unes), l'étude pluridisciplinaire proposée ici a le mérite de s'intéresser à un objet souvent dédaigné : non pas tant « les humbles » que les représentants d'une « classe moyenne », pour utiliser une expression quelque peu anachronique, c'est-à-dire une catégorie sociale intermédiaire et souvent invisible. Le choix d'une destinée ordinaire, s'il obéit *a priori* en partie à des raisons familiales, se trouve surtout justifié par la manière dont celle-ci permet de reconstruire « l'arrière-plan » (p. 144) d'une histoire. De ce point de vue, l'un des grands mérites de l'ouvrage est de mettre en évidence la manière dont ces êtres déjouent toute tentative de catégorisation univoque ou définitive – invitation à la prudence particulièrement bienvenue à une époque où les étiquettes ou catégories sont toujours promptement distribuées. Examinant successivement les différentes dimensions constitutives d'une vie, les auteurs soulignent en effet la manière dont le comportement aussi bien que les valeurs et l'imaginaire de ces habitants du Haut-Doubs se définissent d'abord par le sens de la nuance, comme un écho à cette région frontalière, finalement perçue comme intermédiaire : ni indifférence pour l'actualité politique ni dramatisation, ni éloge effréné du labeur, ni goût invouable pour les distractions, ni renfermement sur un entre-soi ni nomadisme systématique, etc. Et c'est bien cette souplesse, à laquelle fait écho l'aptitude des critiques à naviguer d'une discipline à l'autre, qui permet à cette « biographie sociale » d'enrichir la connaissance d'une époque aussi bien que celle de ses mentalités, conformément à la position de Carlo Ginzburg, dont se réclament d'ailleurs les auteurs.

Très factuelle, la première partie de l'ouvrage plante le décor en proposant une généalogie sociale et géographique de Jean Ferréol et de ses descendants. Inscrit dans un paysage, dans une région puis dans une famille, le destin de Jean Ferréol acquiert une valeur « romanesque » (p. 71 et sqq) autant qu'historique : « Insoumis, forçat et lieutenant des douanes » (p. 71), il apparaît, au fil des témoignages et des récits, qui confinent parfois au mythe, comme un ancêtre aussi atypique que profondément représentatif. Cette ambivalence constitue le véritable fil rouge de cette première partie : loin de toute généralisation excessive, comme de tout stéréotype, les biographies reconstituées et narrativisées de ces quelques habitants

du Doubs entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle, en particulier celle du caporal télégraphiste Henri Chabos, Poilu d'Orient, permettent ainsi de saisir, derrière d'intéressantes destinées individuelles, les effets d'un écotype, c'est-à-dire « une constellation d'événements sociaux et environnementaux qui, dans certains cas, génèrent [un certain] comportement » (p. 418). De ce point de vue, le choix d'une région située « à la frontière », plusieurs fois éprouvée par les tumultes de l'histoire, contribue à mettre en évidence la force de certains tropismes, tels, ici, les dangers de l'échange et la valeur de la solidarité.

Presque exclusivement consacrée au début du XX^e siècle et à la période de la « Grande guerre », la seconde partie surprend par le décalage tant d'objet que de méthode : à la minutieuse généalogie succèdent ainsi, dans le premier chapitre de cette partie, des études stylistiques (relatives, par exemple, aux emplois des expressions figées « Grande Guerre » et « guerre maudite », ou encore du terme « boche »), mais aussi des analyses relevant de la sociologie de la littérature, sur les difficiles conditions d'écriture et d'édition en ce début de XX^e siècle. En fait, cette contextualisation permet de mettre en perspective la vie et la pratique d'écriture, essentiellement épistolaire, d'Henri Chabos. Comme dans la partie précédente, il ne s'agit pas tant, ici, de dégager de larges conclusions que de mettre en évidence les ressorts d'un « habitus de modestie » (p. 325), lequel passe par un mode de vie, sinon traditionnel (mariage homogame), du moins « ordinaire » (p. 337). De ce point de vue, c'est peut-être la pratique d'écriture de ce Poilu qui retient l'attention : aujourd'hui, alors que les publications des lettres de Poilus se multiplient, et que l'intérêt historique, voire littéraire de ces missives est devenu évident, la correspondance d'Henri Chabos, dont ne demeurent presque que des cartes postales, offre un contre-point aussi intéressant que bienvenu. Loin des drames et des récits tragiques que réservent d'ordinaire ces missives quotidiennes, sa correspondance se présente au contraire comme le témoignage d'une vie, y compris amoureuse, construite à distance de l'autre, comme de l'événement historique. C'est ce regard, dépourvu de fatalisme comme de naïveté, empreint d'un « raisonnable optimisme » (p. 335), qui redonne à ces « scènes de la vie de province » leur juste ton et intérêt.

De fait, comme l'annonçait le sous-titre du volume, l'ambition des auteurs, en dépit de l'apparente modestie du sujet, excède la biographie, pour tendre vers une « histoire sociale », et même plus largement, une histoire culturelle et histoire des idées. Sylvie Freyermuth et Jean-François P. Bonnot parviennent ainsi

à mettre en évidence la manière dont des trajectoires individuelles sans éclat construisent le tissu social d'une région, fondent son identité, au moins sur le plan de l'imaginaire. La capacité à naviguer entre les échelles, de la destinée individuelle à celle du pays, en passant par celle, décisive, d'une région frontalière, permet de reconstruire une histoire oubliée des mentalités. Si l'on aurait parfois souhaité profiter d'interprétations plus approfondies, notamment eu égard aux nombreuses citations de la correspondance entre Henri Chabos et sa future épouse, dont certaines sont simplement juxtaposées, reste que le parti pris choisi, que l'on peut qualifier d'essentiellement documentaire, se trouve justifié par la nature des sources et le statut du protagoniste – Henri Chabos n'étant, on le rappelle, ni un lettré ni un écrivain. Cette approche assure *in fine* à ce travail historique et informé (on retrouve dans ce volume les qualités scientifiques du précédent : approche pluridisciplinaire solide et riche bibliographie) une lecture quasi romanesque.

Stéphanie Bertrand

Écritures, université de Lorraine, F-57000
stephanie.bertrand@univ-lorraine.fr

Aurélia LAMY, Dominique CARRÉ, dirs, Temps, temporalité(s) et dispositifs de médiation

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et médias, 2017, 166 pages

Cet ouvrage collectif est issu du XX^e congrès de la société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC) de juin 2016 sur le temps, les temporalités et les sciences de l'information et de la communication (SIC) qui s'est déroulé à l'université de Lorraine (Metz). Accompagné de trois autres volumes publiés suite au congrès, ce premier recueil de travaux s'interroge sur l'écart entre temps et temporalités des dispositifs de médiation et temps et temporalités du social. Les contributions s'attachent alors à observer les pratiques qui se développent en lien avec les « nouveaux dispositifs sociotechniques de médiation » (p. 8) autour de deux axes principaux : stratégies et représentations. Le postulat sous-jacent à l'ensemble étant que l'arrivée de nouveaux dispositifs sociotechniques entraîne un renouvellement de l'agir et des pratiques individuelles et sociales.

En introduction (pp. 11-19), les responsables scientifiques de la publication, Aurélia Lamy et Dominique Carré, reviennent sur la notion de médiation et sur son usage flottant entre « notion prédéfinie », « concept opérant » et terme « allant de soi » à force d'être investi dans les différentes sphères de la vie sociale (p. 11). En